

LES ANNEES 1939-1945

A

CHATEAUBERNARD

SOUVENIRS DE CASTELBERNARDINS

avril 2011

Ce témoin, qui habite toujours la maison familiale, à Châteaubernard, avait 12 ans à la déclaration de guerre. Elle évoque certains souvenirs à propos des réfugiés, de l'école, du ravitaillement...

LES REFUGIES

Les Mosellans

« Il y a d'abord eu les Mosellans qui avaient fui dès le début de la guerre car ils étaient aux premières loges. Lorsqu'ils sont arrivés à Châteaubernard, il a fallu acheter deux ou trois vaches supplémentaires afin de pouvoir leur fournir le lait dont ils avaient besoin.

Une cinquantaine logeait au bout de la rue Beausite, juste avant le Point de vue, dans la maison à deux étages qui domine la Charente et qu'on appelait la tour. Madame Ferrand, la propriétaire, habitait en ville où elle dirigeait une usine de capsules en face de la Lithographie Nouvelle. Elle n'utilisait cette maison que l'été.

Parmi les réfugiés, il y avait une femme avec une enfant de 3 ou 4 ans. Elle était enceinte et demanda à mon frère aîné, qui avait alors 15 ans, d'être le parrain du bébé. Madame Ferrand fut choisie comme marraine.

Après la guerre, mon frère a fait des recherches et il a réussi à retrouver cette famille. En 1955, nous sommes partis en voyage en Allemagne avec Vie Nouvelle, un mouvement catholique de gauche. Nous avons été reçus comme des ambassadeurs partout où nous sommes allés. Nous étions le premier groupe de Français à

nous rendre à nouveau dans ces territoires. Sur le chemin du retour, mon frère est allé rendre visite à sa filleule qui avait alors une douzaine d'années. Ils sont restés en relation et, beaucoup plus tard, il l'a invitée à Châteaubernard avec sa soeur afin qu'elle découvre le lieu où elle était née. Ce jour-là, alors que nous passions devant la tour et que nous nous étions risqués à entrer dans la cour, un visiteur nous a demandé ce que nous voulions. Ensuite il est allé chercher le propriétaire qui nous a fait entrer dans le jardin, où la grande soeur a retrouvé tous ses souvenirs et d'abord le parfum des lauriers...

Madame Frugier abritait aussi des Mosellans dans des pièces situées en sous-sol de sa maison. Une ancienne cuisine de maître, sans aération. Chaque fois que nous allions leur porter le lait, nous inspirions un grand coup avant d'entrer, tellement l'air y était irrespirable. »

Les réfugiés de Paris

« Je me souviens de deux soeurs qui logeaient près de la maison Porchier à l'Echassier, rue de Bellevue. L'une avait deux filles, l'autre un garçon et une fille, à peu près de mon âge. Leurs maris dirigeaient un garage de voitures de luxe à Paris. Lorsque les Allemands sont arrivés à Châteaubernard, elles se sont dit « Maintenant, autant retourner à Paris ! »

Les réfugiés de Châteaubernard

« Et oui... il y avait des réfugiés *de* Châteaubernard à Châteaubernard. Parce qu'ils habitaient trop près de la base. Ils demeuraient chez eux le jour pour faire leur travail mais devaient aller dormir ailleurs la nuit à cause des bombardements. »

L'ECOLE

« Au printemps 40, on nous a fait arrêter l'école dès la fin du mois de mai car il fallait vider les classes pour recevoir les réfugiés.

Nous avons transporté tous les bureaux sous les préaux.

L'école du centre garçons était à l'emplacement du parking Jules Ferry. On n'en a gardé que la maison du directeur qui sert au club du 3ème âge et à Cognac Loisirs.

Le collège de garçons, aujourd'hui Elysée Mousnier, était occupé par les Allemands. Les garçons avaient été envoyés au collège des filles, place Beaulieu. Et les filles avaient été déplacées en face, à l'école libre.

A la ferme, nous recevions des classes des écoles primaires qu'on nous envoyait pour une sorte de retour à la terre.

Si j'essaie de retracer mon parcours scolaire- au sens propre- pendant cette période, je réalise seulement maintenant qu'il a été assez chaotique, comme pour beaucoup de gens de ma génération.

J'ai fait ma 6ème à l'école du centre filles. Une partie de ma cinquième à la Villa François 1er et surtout à l'école du centre garçons. Nous occupions l'école à tour de rôle, filles et garçons, les uns le matin, les autres l'après-midi.

Je suis passée directement en troisième, dans les locaux de l'école libre, l'Institut Adèle Désir, aujourd'hui lycée Beaulieu.

Je me souviens de ma classe de première, à Cognac, dans une pièce prêtée par le Temple. On nous avait recommandé de ne pas trop courir ni sauter au risque de nous retrouver à l'étage du dessous. Tant et si bien qu'un jour où il y eut une explosion en ville, je crus pendant un instant que j'étais en train de passer au travers du plancher. Drôle d'impression !

La guerre s'est terminée alors que j'étais en terminale à la Villa François 1er. Nous n'étions pas nombreux à ce niveau et la classe était mixte. »

LE RAVITAILLEMENT

« Les occupants avaient installé leur DCA un peu plus haut, vers les actuels Jardins de Louise, et venaient s'approvisionner dans les fermes alentour. Je me souviens de la première fois où j'ai vu des Allemands: c'était deux jeunes en side car.

Pendant un repas de midi, deux soldats sont venus. Ils voulaient des pommes de terre. Comme ils venaient d'arriver, ils n'avaient pas d'ustensiles de cuisine, ils nous ont donc demandé de leur prêter une poêle, assurant qu'ils la rapporteraient bientôt. Mon père dit à ma mère : «Tu peux dire adieu à ta poêle... ». Le soir-même, ils étaient de retour avec l'ustensile.

Nous devions leur réserver des lapins, des cochons qu'ils ne payaient pas, bien sûr. C'était ça, la réquisition.

Nous avions des tickets de rationnement pour le pain, la viande, le beurre, les chaussures, les vêtements...

Je me souviens d'une anecdote alors que j'étais en troisième. Le professeur nous avait demandé de décrire une pièce de notre maison. J'ai décrit notre cuisine avec six jambons en train de sécher dans la cheminée. Commentaire du professeur : «Quelle chance ! ». Il faut dire que j'avais un peu embelli la réalité...

Même dans les fermes, nous étions contingentés. Nous n'avions le droit qu'à un ou deux cochons, je ne me souviens plus exactement. »

LE COUVRE-FEU

« Mon frère aîné, devait être en terminale et moi en première. Il avait décidé de monter *Electre* de Jean Giraudoux. Nous répétions en ville certains soirs de la semaine et nous devions être rentrés avant le couvre-feu.

Un soir, alors qu'il était presque 9 heures, mon frère me dit de repartir sans lui car il devait se rendre chez un copain. L'idée de rentrer seule et si près du couvre-feu ne me réjouissait pas du tout. On proposa de m'accompagner mais je refusai car les amis de mon frère n'auraient, à coup sûr, pas pu être rentrés chez eux à temps. Je suis donc partie, pas fière du tout. J'avais très peur de tomber sur la police allemande avec sa bavette blanche et son collier et qui comptait parmi ses troupes des éléments pas trop fins... Il nous fallait l'accord de Jean Giraudoux pour pouvoir jouer sa pièce et nous nous demandions bien comment l'obtenir. C'est alors qu'Albert Pons nous dit: «Aucun problème, je m'en charge: à la guerre de 14, nous avons fait les Dardanelles ensemble... »

Electre fut jouée le vendredi 27 décembre 1943 au cinéma Pathé devant de nombreux spectateurs. J'ai conservé le programme de la représentation. Y figure le nom du photographe cognaçais Jacques Goguet qui a fait beaucoup de photos chez nous après la guerre. »

L'ACCIDENT DES LANCASTER

« Ah oui, l'avion qui s'est écrasé dans le champ au bout de la rue des Gélines. D'ailleurs à l'époque c'était le chemin des Gélines, c'est-à-dire le chemin des poules. Je ne sais pas grand chose à propos de cet accident. Juste qu'un moteur de l'un des deux avions est tombé dans le jardin de Mauricette Lacour. »

LES BOMBARDEMENTS

« Nous n'avons pas eu beaucoup d'habitations détruites par les bombardements à Châteaubernard. Ceux à qui c'est arrivé ont eu droit à une nouvelle maison. Certains ont emménagé dans le quartier. »

LA DEBÂCLE

« Lorsque les Allemands ont été sur le point de partir, ils ont détruit une partie du matériel qu'ils ne pouvaient emporter. Tous les soirs, nous allions dans la grange, avec des camarades, assister de loin au feu d'artifice... Cognac n'a pas été détruite. Le chef de la Kommandantur l'avait promis.

Un jour, les Allemands ont menacé d'exécuter le maire si les paysans ne leur fournissaient pas charrettes et chevaux. Mon père était en train de charger du foin quand deux soldats, avec le brassard des Jeunesses Hitlériennes, sont arrivés pour réquisitionner notre charrette. «Schnell! Schnell! ». Les Allemands n'avaient pas assez de véhicules ni d'essence et avaient besoin de nous pour transporter leurs affaires. Il y avait un relais à Jarnac. Là, ils réquisitionnaient d'autres cultivateurs.

Mon père a pu revenir assez vite avec sa charrette dans laquelle l'occupant avait abandonné un morceau de corde et un cintre en bois que j'ai conservé. »

LA LIBERATION

« Je me souviens de deux filles qui avaient fréquenté des Allemands. Elles ont été tondues.

Cette époque a été l'occasion de pas mal de règlements de comptes, pas toujours liés à la guerre ... »

Un autre Castelberardin, Guy Namblard, se rappelle les bombardements...

Le jour de la déclaration de guerre

« Je me souviens parfaitement du jour où nous avons appris que la guerre était déclarée. Il était cinq heures de l'après-midi lorsque le tocsin a sonné. Je me trouvais dans la cour, à deux maisons d'ici. Nous nous y attendions, ce n'était donc pas une surprise ».

L'arrivée des Allemands et les bombardements

« Dans la région, tout était très calme jusqu'en mai 40, à l'arrivée des Allemands en side-cars sur l'avenue Victor Hugo. Deux ou trois de ces side-cars sont passés aussi à l'Echassier, pilotés par des soldats de 35-40 ans.

Par la suite, certains, qui étaient pères de famille, sont souvent venus jouer avec nous dans les champs. Ils nous apportaient du chocolat. Je me souviens des fois où ma mère le jetait dans les WC conformément aux consignes de la propagande laquelle disait de ne rien accepter de l'occupant car sûrement que tout était empoisonné...

Les premiers bombardements ont eu lieu -je crois- en 41. Nous nous abritions parfois dans les grottes de l'Echassier, parfois seulement dans la buanderie située dans notre cour...

Nous savions quand il y allait y avoir des bombardements car un avion venait en reconnaissance et traçait un grand cercle dans le ciel. Il y avait aussi la sirène qui sonnait une demi-heure avant l'arrivée des avions. C'était des quadrimoteurs qui arrivaient d'Angleterre par vagues successives. Il y avait un poste de DCA au champ de tir des carrières, en haut du Dominant, à peu près là où se trouve maintenant le champ de tir et l'Arche. C'était une sorte de protection avancée de la base.

Entre les bombardements, des avions passaient et mitraillaient. Je me souviens particulièrement d'un de ces avions, de ceux à double fuselage qu'on appelait les Canadiens. Il a rasé notre maison, a roulé dans le champ et tiré sur le poste de DCA. Dans ces cas-là, l'avion circulant au sol, les tirs de DCA n'avaient aucun effet.

Il y avait souvent des escarmouches et là nous n'étions pas prévenus. Je me rappelle une promenade près de la base qui aurait pu mal tourner. Ma soeur et moi ramassions de l'herbe pour les lapins. Un avion est arrivé très bas dans le ciel et a mitraillé deux avions allemands sur le point de décoller. Nous avons eu très peur. Il y a eu aussi le bombardement de la gare d'Angoulême: un ciel tout rouge, à l'est, dans la nuit...

Et aussi l'affaire du train de munitions positionné sur la base...

C'était un train entier que les Allemands voulaient faire sauter avant leur départ. Si tel avait été le cas, Cognac n'en aurait pas réchappé. Je suppose qu'il y a eu des pourparlers. En tout cas, les Allemands ont fini par emmener le train du côté de Saint-Même et l'ont noyé dans les carrières de sable vers Gondeville.

Cependant, en raison d'une fausse manoeuvre, un wagon a tout de même sauté. Il était 11 heures du matin. J'étais à l'école, esplanade du parc, dans un bâtiment mis à disposition par Martell, l'école de Cagouillet étant occupée par les Allemands. Toutes les vitres du bâtiment sont tombées. L'instituteur, monsieur Fortet, a fait un de ces bonds...et nous aussi...

Peut être est-ce le cognac qui a sauvé Cognac car les Allemands en étaient très friands... »

A l'époque de la guerre, Marcel Gois vivait dans le bourg, sur l'actuelle place de la Liberté. Il a 5 ans lorsque la guerre est déclarée...

Vous étiez très jeune à cette époque, en avez-vous conservé des souvenirs ou bien en avez-vous surtout entendu parler ?

Après la guerre, on n'a plus parlé de la guerre. Ce que je vous raconte, c'est ce que je me rappelle. Rien d'autre. Maintenant c'est vrai, je n'ai pas des tas de souvenirs mais plutôt des impressions. Par exemple à propos des tranchées. Jamais je n'ai voulu entrer là dedans. Ma mère me disputait, elle disait que c'était dangereux de ne pas s'abriter pendant les alertes mais moi je préférais me cacher près d'un arbre.

Parlez-nous de votre vie d'enfant. Où alliez-vous en classe ?

Il n'y avait qu'une école, au bourg. Exactement là où se trouve aujourd'hui l'école Pablo Picasso. La partie droite accueillait les filles et la gauche les garçons car, bien sûr, on ne mélangeait pas. Au milieu, c'était la mairie.

Pendant un certain temps, les Allemands ont occupé la partie filles si bien que nous avons du partager et on n'allait plus à l'école toute la journée, seulement le matin ou l'après-midi, pour laisser la place aux filles.

Nous étions tous « en culottes courtes » avec des chaussettes hautes. A cette époque, on ne portait pas de pantalon avant 14 ans.

Et les Allemands ?

Je me rappelle très bien quand j'ai vu débarquer les Allemands. Ce jour-là, j'étais chez mes grands-parents au puits Marand. Ils remontaient la rue de la Doue en side cars en direction de la base. A ce moment-là, il y avait une entrée face à la rue des Groies.

Où se trouve le puits Marand ?

Il n'existe plus. C'était en haut du bourg, en direction de la base, au croisement des rues de la Doue et Fernand Guionnet. La rue de la Doue était beaucoup moins large que maintenant. Il y avait un point d'eau et deux timbres. Monsieur Cadet, qui habitait la ferme du coin, y faisait boire ses bêtes.

Vous disiez que les Allemands avaient réquisitionné une partie de l'école mais pendant un temps seulement. Où sont-ils allés ensuite ?

Je ne me souviens plus exactement. Par contre je sais qu'ils ont occupé les locaux de l'actuelle mairie. Autrefois, c'était une ferme avec des dépendances, écuries et porcherie, je crois. Ils en avaient fait leur Kommandantur. La rue Charles de Gaulle n'existait pas et, à sa place, il y avait la maison Fargeot juste à côté de chez Lalande. A droite de la Kommandantur, là où il y a maintenant la médiathèque, se trouvait une sorte d'orphelinat. Deux ou trois personnes s'occupaient d'une douzaine d'enfants. Nous n'avons jamais eu le droit d'y entrer. Une anecdote: ces enfants avaient tous les poches cousues ! Peut-être pour qu'ils ne déforment pas leurs habits.

Enfin, malgré la présence de la base, il n'y a guère eu de dégâts à Châteaubernard ?

Non, ni à Cognac d'ailleurs. Bien sûr, près de la base, à Toutblanc par exemple, quelques habitations ont été bombardées et les habitants ont été relogés ailleurs. Des précautions étaient quand même prises. On nous avait conseillé de partir et nous sommes allés à Merpins. Nos grands-parents eux sont restés. Remarquez, une fois à Merpins - c'était en 43 et nous logions dans une maison sur les hauteurs au dessus de l'île Marteau- nous avons vu arriver

les Allemands qui ont installé une base sur l'île. Ils ont aménagé une piste et planqué les avions sous les arbres. Les maquisards l'ont sans doute su si bien qu'une belle journée, on entend une alerte... Des avions canadiens à double fuselage mitraillaient l'île et les avions allemands. Un Canadien s'est fait abattre. Ils étaient deux à l'intérieur. Nous les avons vus une fois au sol. L'un était mort, l'autre pas tout à fait: il tirait encore. Les avions allemands étaient prêts au décollage, donc chargé de munitions: il y a eu de sacrés explosions !

Vous avez des souvenirs de l'occupant ?

J'en ai un en particulier. Mauvais. Il y avait un gars de chez nous qui travaillait au château d'eau vers le champ de foire. Il y allait tous les soirs. Les Allemands ne plaisantaient pas avec le couvre-feu: personne dehors et, dans les maisons, aucune lumière visible de l'extérieur. Ce gars-là avait des papiers pour pouvoir sortir après le couvre-feu. Seulement, il buvait un petit coup de temps en temps. Alors, un soir qu'il traversait le bourg, il est passé devant des types des Jeunesses hitlériennes sans s'arrêter. Pourtant il avait ses papiers. Les gars n'ont fait ni une ni deux: ils ont tiré. Ensuite, ils ont déplacé le corps jusque dans le petit jardin. Le lendemain, je passais par là avec des camarades. Ils nous ont interpellé et nous l'ont montré en disant « Kaput ! ».

Et du bombardement de la base?

Le 31 décembre 1943. Il faisait un temps superbe. Il devait être autour de 11 heures du matin. Arrivant de l'Ouest par vagues, les Alliés ont bombardé la base pendant trois heures et demie. Il y avait de grands hangars au bout des pistes, derrière la mairie, avec dedans des avions pleins de munitions, prêts à partir bombarder l'Angleterre.

Sept avions alliés ont été abattus et leurs occupants faits

prisonniers. D'ailleurs je me rappelle que les prisonniers étaient parqués là où sont maintenant les services techniques. Ce jour-là, la DCA n'a pas chômé. Les canons ne pouvaient plus tirer tellement ils avaient chauffé.

Parlez-nous un peu de cette Madame Donnet dont le souvenir vous a marqué...

Je me rappelle une grande femme avec une voix formidable. Dans mon souvenir, elle mesurait autour de 1,90m ! Elle travaillait chez Madame Bouchet. C'est elle qui menait la charrue.

Un jour, les Allemands décident de réquisitionner tous les chevaux. A la ferme Bouchet, il y en avait trois. Juste avant que les Allemands n'arrivent, Madame Donnet a emmené la jument chez elle et l'a cachée... dans sa chambre ! Elle habitait à côté de la grande maison Pinaud vers l'église.

Une autre fois, alors que les Allemands avaient demandé de leur apporter toutes les armes que nous avions chez nous, Madame Donnet dit à ma mère. « Tu as trois fusils ? Alors portes-en un à la mairie et donne-moi les deux autres. Je m'en charge ». Je ne sais pas ce qu'elle en a fait. En tout cas, elle nous les a ramenés flambant neufs dès la fin de la guerre...

Une sacrée bonne femme ! On la voyait partir vers la forêt de la Braconne à vélo. C'est là que se cachaient les maquisards.

Vous aviez 5 ans lorsque votre père est parti à la guerre. Vous souvenez-vous de ce moment ?

Non. J'avais un frère plus âgé de deux ans et une soeur de deux ans ma cadette. Mon père a été fait prisonnier en 1939 et n'est rentré qu'en 45. Je n'ai pas de souvenir particulier de son départ ni de son retour sauf que c'était pour moi un quasi inconnu...

Sur son blog, à propos de l'accident des Lancaster, Francis Raout vivant aujourd'hui à Hazebrouck raconte...

Dans la nuit du 4 au 5 janvier 1945, 217 bombardiers « Lancaster » de la Royal Air Force lancèrent, à 3 h 51, un tapis de bombes (dont les premières bombes à napalm utilisées en Europe) sur Royan, en Charente Maritime, où les troupes allemandes s'étaient retranchées.

Une autre vague de 124 appareils largua à 05 h 28.

Bilan très maigre pour les défenses allemandes (35 à 47 victimes) mais très lourd pour la ville détruite à 85 % (336 à 440 tués, 100 à 150 disparus).

Sept appareils furent touchés dont deux se télescopèrent en essayant d'atterrir sur la base de Cognac qui était libérée et occupée par l'Aéronavale française qui intervenait quotidiennement sur Royan.

Nous avons fait partie des veilleurs funèbres et je n'ai jamais su retirer de ma mémoire cette vision de celui qui, pour nous était alors le seul rescapé de cette catastrophe. (Il y aurait eu d'autres blessés).

Cet aviateur, en pantalon, battle-dress et bottes de vol, tête nue, suivait le convoi de véhicules militaires derrière le dernier camion (camions militaires découverts, de couleur bleu foncé aviation, ridelles en bois).

Dépassant largement de son blouson, un pullover blanc lui venait à mi cuisses. Il menait le deuil de ses camarades et il pleurait.

Le reste du cortège était derrière lui à quelques mètres.

L'aéronavale française basée à Cognac entourait les camions.

Marche de grande solitude

Le ciel grondait, la nuit était vacarme,
Quatre mois nous séparaient du « Posez armes ! »
Royan agonisait sous lourdes blessures,
Plus tard, nous sûmes que c'était une bavure.

Deux « Lancaster » de ce vol de la terreur
Se heurtèrent au dessus de Cognac, par malheur.
Les héros eurent droit à funèbre veillée
A l'Eglise Saint Léger, de noir endeuillée.

Comme bien d'autres, les scouts montèrent la garde
Près de ces chevaliers morts pour leurs cocardes.
Tout Cognac assista à leurs funérailles
Avec émotion qui vous prend aux entrailles.
Les cercueils étaient posés sur des G.M.C.
Notre « Aéronavale » leur faisait la haie.

Mais seul, oui, tout seul, il les suivait en boitant,
Ce rescapé valide, qui, lui, revenait du néant.
Son pullover blanc dépassait du battle-dress,
Dououreux souvenir de notre jeunesse.

Francis RAOUT